

JEUDI 15 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2026



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

#06



**CLARA
BOW**

« Je suis une curiosité
à Hollywood. »



INVITÉE
D'HONNEUR
NADINE LABAKI



RENCONTRE AVEC
CALEB DESCHANEL



AGNÈS JAOUÏ
CINÉPHILIE !

Sa vie est un roman !

« *Je suis une curiosité à Hollywood* » disait **Clara Bow**.

L'historien du cinéma **Martin Barnier** raconte...

Qui était Clara Bow, aussi connue en son temps, que Margot Robbie aujourd'hui, dont l'héroïne de *Babylon* de Damien Chazelle est inspirée ?

Une star naturelle qui s'est révélée sans jamais avoir fait de théâtre, ni pris de cours, et ce à 16 ans ! C'est une personnalité entièrement donnée à l'écran, avec une force incroyable.

En quoi était-elle un génie du muet ?

Elle a joué dans beaucoup plus de films muets que parlants. Pour elle le cinéma c'est de l'action, c'est jouer avec son physique, se déplacer, dévoiler des expressions, bouger sans cesse. C'est un aspect fondamental pour le cinéma muet. Elle a réussi à complètement maîtriser son corps pour pouvoir exprimer ce qu'on lui demandait. Tous les cinéastes du muet qui l'ont dirigée, obtenaient exactement les émotions demandées pour chaque scène. Le muet est vraiment sa période la plus riche et qui a fait d'elle une star.

Qu'est-ce que le parlant a apporté à sa carrière ?

Clara Bow a eu très, très peur de ne pas réussir son passage au parlant. Elle était tellement sous pression par les studios, qu'elle avait chez elle des rangées de bouteilles de calmants. Elle va même jusqu'à dénigrer sa voix auprès de la Paramount. Pourtant sa voix est grave, bien ondulée,

très vivante. Par exemple, elle chante admirablement notamment dans les comédies musicales.

Diriez-vous que sa vie était un roman ?

On pourrait dire ça. Elle a vécu une enfance sans amour et dans la misère la plus absolue, entre une mère malade, parfois prostituée, morte très jeune et père absent qui l'a violée. Elle a dû se défendre autant chez elle qu'à l'école où l'on se moquait de ses habits. Elle se bat physiquement et a une réputation de tomboy. La fin de sa vie est très dure, elle développe une phobie complète du monde, probablement due à ce que les journaux à scandale écrivent sur elle autour d'histoires sentimentales et sexuelles imaginaires d'après ses rôles. Dans *Hula*, elle joue une jeune femme totalement libre. Dans la première scène, elle se baigne nue. On voit ses seins. Elle monte à cheval, met des pantalons et oblige un homme marié qu'elle aime à divorcer. C'est la *it girl*, elle a ce je ne sais quoi d'irrésistible. Il y a toute cette puissance de vie, cette joie, son rayonnement naturel qui ne sont pas fictifs. Elle était la *flapper*, la garçonne des années 20 qui s'amuse. De 16 à 25 ans, Bow a une vie d'une intensité incroyable entre sorties, jeux et alcool. Clara Bow symbolise le contraste très fort entre une violence extrême et un succès professionnel intense.



Le Coup de foudre (1927)

Parlez-nous de *Le Coup de foudre* de Clarence G. Badger ?

Elle y est la définition de la *flapper*, la jeune femme indépendante dans sa volonté de plaisir sans entraves. Elle symbolise aussi une fragilité adolescente qui passe par une force de vie incroyable auquel rien ne résiste. En 1927, elle a 21 ans, elle incarne cette ambiguïté entre puissance sexuelle trop forte pour beaucoup de monde, et, une souffrance toute aussi forte. C'est très intéressant sur ce que cela révèle sur un âge de la vie où l'on refuse d'être catalogué.

Qu'est-ce qui fait que c'est une personnalité d'aujourd'hui ?

Ces films sont intemporels. Entre 1927 et 1934, soit la période pré code Hays, il y avait plus de liberté dans les mœurs, il y a toute une modernité cinématographique, notamment dans les films de Clara Bow. Ça s'adresse totalement au public d'aujourd'hui car ça parle de ce qui est fort dans la vie, comme la sexualité, l'expression des corps très présente dans cette période du cinéma muet. Bow a vécu une vie de jeune femme avec ses émotions les plus fortes. Aujourd'hui personne ne trouverait rien de répréhensible à cela !

— **Propos recueillis par Virginie Apiou**

CONFÉRENCE

Clara Bow, une *It Girl* à Hollywood par **Martin Barnier**

> **VILLAGE DU FESTIVAL** Jeu 15, 11h

CINÉ-CONCERT

Le Coup de foudre de Clarence G. Badger (/It, 1927, 1h22)

> **AUDITORIUM** Sam 17, 18h

Accompagnement à l'orgue Gabriele Agrimonti



Call Her Savage (1932)



The Wild Party (1929)

SOLIDAIRE

« Résistance culturelle ! »

Elle a fait l'expérience du cinéma sous les bombes et l'a transformé en une arme douce.

Nadine Labaki, cinéaste et comédienne libanaise

filme ce que le monde préfère ne pas voir. Sans renoncer au plaisir du spectacle.

Nadine Labaki a commencé par fuir. Pas le Liban, mais la réalité. Enfant, elle grandit pendant la guerre civile et découvre les films comme on découvre une porte dérobée. « *Dans mon village*, raconte-t-elle à Gala en 2019, nous avions la chance de vivre au-dessus d'un magasin qui louait des VHS, alors quand les tirs cessaient et que l'électricité était rétablie, on descendait en choisir un. Souvent le même, car le choix était mince : *Grease* et *Les Sous-doués*, qu'on a dû voir mille fois ! » Ces films lui permettent de quitter les abris et oublier les sacs de sable. Jusqu'à comprendre que « *raconter mes propres histoires sera le moyen plus efficace de créer des mondes, loin du mien* ».

Dans *Caramel* (2007) son premier long, cinq femmes se retrouvent dans un salon de beauté de Beyrouth. Épilation, désir, mariage, homosexualité... Sous le vernis du mélodrame, Labaki commence déjà à plaider pour celles dont on ne parle qu'à voix basse. Une opera prima produite par la productrice Anne-Dominique Toussaint qui, de passage à Beyrouth l'a encouragée : « *écrivez, racontez, je vous suivrai* ».

Dans *Et maintenant, on va où ?* (2011), Nadine pousse plus loin : dans un village libanais déchiré par les rivalités religieuses, les femmes s'organisent pour empêcher leurs hommes de recommencer la guerre. La cause est sérieuse, la méthode moins. Selon Labaki, on peut combattre le fanatisme avec des mensonges, des danses et quelques sédatifs ! Irrésistible.

Puis vient *Capharnaüm* (2018) où son plaidoyer se mue en procès. Quatre années d'enquête passées dans les

Rencontre avec **Nadine Labaki** > **PATHÉ BELLECOUR** Jeu 15, 11h

MASTER CLASS

PROGRAMMATION

Caramel (Sukkar banat, 2007, 1h36)

Et maintenant on va où ? (W halla' la wayn, 2011, 1h42)

Capharnaüm (2018, 2h06)



© Rudy Bou Chabé - Les Films des Tournelles / DR

« Écrivez, racontez, je vous suivrai. »

tribunaux pour enfants, à rencontrer des familles, interroger des enfants sur une question aussi simple que vertigineuse : « *Est-ce que tu es content d'être*

né ? » Un soir de 2014, après avoir aperçu une mère et son bébé perdus entre deux voies rapides, elle rentre chez elle et dessine le visage d'un gamin, Zain un petit syrien qui dans le récit hurlera son malheur à la face des adultes, jusqu'à poursuivre ses parents pour l'avoir mis au monde. C'est le premier de ses films dans lequel elle choisit de ne pas jouer.

Elle rejette cependant le cinéma qui distribuerait bons et mauvais points. Elle raconte avoir voulu « *malmener la bonne conscience du public* » avant de comprendre, au contact des familles, qu'elle n'avait elle-même « *aucun droit de les juger* ». Faire comparaître une société sans s'exonérer elle-même, c'est faire preuve d'élégance et de dignité. « *Je ne peux pas rester silencieuse, sinon je participe au crime* ».

Son œuvre privilégie ainsi les visages aux slogans, cherche les contradictions et balaye surtout les certitudes. L'émotion naît dans les interstices. En 2024, elle résumait ainsi sa méthode : « *J'essaie de [...] développer mes histoires de manière à ce que j'en sois le "véhicule" qui fera voyager leurs combats*. » Et qui surtout leur laissera le dernier mot. Au Liban qu'elle refuse d'abandonner, elle appelle aujourd'hui à la « *résistance culturelle* » : son arme préférée tiendra toujours dans deux petites heures de fiction. — **Carlos Gomez**

CINÉPHILIE

Agnès Jaoui parle du cinéma des autres.

LES ENFANTS DU PARADIS DE MARCEL CARNÉ (1945)

La première fois que j'ai vu ce film, tout m'a émerveillée. C'est à la fois libre et moderne. Le titre est tellement beau : il fait référence à l'endroit situé tout en haut au théâtre, pour les personnes qui ont payé les places les moins chères. Ce film parle des destins de vie, des comédiens, du Boulevard du crime, et de théâtres parisiens qui existent encore aujourd'hui. J'aime beaucoup la collaboration Carné-Prévert. Quand deux artistes se trouvent, ça crée quelque chose d'absolument magique.

HANNAH ET SES SOEURS DE WOODY ALLEN (1986)

C'est un exemple parmi d'autres qui montre qu'on peut faire passer beaucoup de choses avec un seul plan. Les personnages font la mise en scène, et j'adore ça. J'aime qu'on oublie la caméra. Mais surtout, ce film nous permet de découvrir la musique. J'ai vécu cela en découvrant *Peau d'âne* de Jacques Demy (1970), et la partition de Michel Legrand. J'adore la musique baroque, et j'admire la façon dont Woody Allen fait surgir le concerto de Bach dans une scène de déclaration d'amour.

LA LOI DU DÉSIR DE PEDRO ALMODÓVAR (1988)

C'est le début de la « marque Almodóvar ». On voit le cinéma à nouveau comme pourvoyeur de musique, avec cette déclaration d'amour du personnage incarné par Antonio Banderas sur une chanson de Los Panchos, *Lo dudo*. C'est de là que vient ma passion pour la musique latino, et je chante cette chanson régulièrement. Almodóvar a une relation particulière à la musique. Dans pratiquement chacun de ses films, il y a un moment entièrement musical qui encourage l'écoute.

RENDEZ-VOUS D'ERNST LUBITSCH (1945)

Il s'agit d'un autre de mes cinéastes préférés. Ce film est drôle, fin, avec, encore une fois, des acteurs incroyables. Il sait manier le rire et l'émotion. J'ai volontairement choisi un extrait où ne voit pas les acteurs principaux, mais un personnage secondaire, le propriétaire du magasin qui fait référence au titre original du film (*The Shop Around the Corner*). Le revoir me fait pleurer à chaque fois. Beaucoup d'acteurs sont de véritables passionnés du jeu et du théâtre. Comme celui-ci, Frank Morgan, merveilleux : on lit tout sur son visage. Tout est dit sur la solitude, le besoin des autres... C'est très beau. — **Propos recueillis par Fanny Bellocq**



© Lucas Aymard

Une vie de lumière

« Il faut se perdre dans l'expression d'un visage, c'est tellement puissant ! » déclare **Caleb Deschanel**.



© Warner Bros. - Morgan Creek Productions / DR

Le grand chef-opérateur cinq fois nommé aux Oscars, évoque ce qu'il préfère éclairer, mettre en valeur dans son travail, à savoir le visage. De ses débuts en 1979 à aujourd'hui, l'homme travaille toujours avec la même passion.

Caleb Deschanel est né en 1944 à Philadelphie. Son père, français de Oullins, dans la métropole de Lyon (!) émigre aux États-Unis en 1930. Après des études à l'université de Californie, branche cinéma, dont il sort diplômé en 1968, il étudie à l'American Film Institute. Très rapidement, dès 1969, il intègre les équipes de films dirigées par des cinéastes particulièrement reconnaissables par la personnalité de la lumière dans leurs films, Terrence Malick, George Lucas, John Cassavetes, ou Francis Ford Coppola. Chez ce dernier, il côtoie Gordon Willis et Vittorio Storaro. Deschanel va par la suite éclairer les films du très agité Hal Ashby, de William Friedkin, de David Lynch sur trois épisodes de *Twin Peaks*, mais aussi Christopher McQuarrie, Warren Beatty...

Son travail est rapidement reconnu puisqu'il est nommé aux Oscars de 1983 pour *L'Étoffe des héros* de Philip Kaufman entre autres... En 1982, il passe à la réalisation avec *The Escape Artist*, puis en 1988 avec *Crusoe*. En 1984 il rejoint l'American Society of Cinematographers (A.S.C.). En 1993, il cofonde Dark Light Pictures, société de production, et studio de créations cinématographiques et télévisuelles.

Une de ses grandes influences est la peinture. Enfant, il dessinait des flip books. Il étudie l'histoire de l'art à l'école, et court les musées pour découvrir les grands peintres. Il observe particulièrement la façon dont ces artistes se servent de la lumière, des contrastes et des clairs obscurs autant sur un visage que sur un paysage. La composition d'un tableau l'intéresse également, car selon lui c'est ainsi que l'on fait naître et nuance différentes émotions. Deschanel met ses préceptes en application spécialement dans un film fou, *La Passion du Christ* de Mel Gibson (2002). Il se repenche pour l'occasion sur le travail pictural religieux, mais pas seulement. Le film de Gibson est une version rude et crue du calvaire de Jésus. Deschanel fait pas mal de recherche et s'inspire du Caravage et de ses rouges du sang au presque

brun, salis par la poussière et la sueur. Les traces sur la peau, le corps, les blessures visibles sur les tableaux du maître italien lui donne la direction, non pas pour reproduire, mais pour livrer à travers la lumière sa propre interprétation. Deschanel met au point le contraire d'un travail hollywoodien glamour. Il pense à Géricault, Raphael, des peintres d'Europe.

En 2026, il s'attaque à un nouveau défi, la stop-motion. Il est le chef opérateur de *Wildwood* de Travis Knight. Il qualifie cette collaboration au pays de l'animation en 2D de véritable voyage. « C'était réinventer toutes les choses que j'avais apprises à travers le temps ! » Comme assembler une mosaïque géante, « il faut mettre les pièces ensemble, le tout guidé par la couleur ». Le style Deschanel c'est sans doute ça, une certaine façon de se laisser guider par la lumière. — VA

MASTER CLASS

Rencontre avec Caleb Deschanel
> PATHÉ BELLECOUR Jeu 15, 15h

SÉANCE

Wildwood - la prophétie de la forêt
de Travis Knight (*Wildwood*, 2026, 2h19)
> PATHÉ BELLECOUR Jeu 15, 16h45



Marché du Film Classique

FOCUS TAIWAN

Créé en 1978, l'Institut du Film et de l'Audiovisuel de Taïwan, fait tout pour sauver sa culture. Son président, **Arthur CHU**, est au MIFC.

Quelle est l'action du TFAI ?

À travers la restauration et la digitalisation du patrimoine cinématographique taïwanais, nous préservons l'esprit, l'identité de son passé, à savoir la vie sociale, économique et culturelle de l'île. Nous rendons cette cinématographie accessible au public. 2026 marque le soixante-dixième anniversaire du cinéma en langue taïwanaise. Entre 1960 et 1981, 1200 films en taiyupian (la langue de Taïwan), ont été produits. Le TFAI en a sauvé 200.

Que signifie sauver votre langage ?

C'est préserver le son d'une langue, ses expressions de tous les jours, ses coutumes, sa culture populaire, et rien de mieux pour cela que l'image et le son. Rendre accessible ces films, sauvegarder notre fragile héritage, et le proposer au public, c'est montrer aux nouvelles générations d'où elles viennent, leur offrir la possibilité d'étudier leur passé.

En quoi venir au festival Lumière est-il important ?

C'est une belle opportunité de montrer notre cinématographie à l'international.

Il y a eu l'âge d'or de notre cinéma, mais aussi des adaptations littéraires, et notre nouvelle vague. Le festival nous permet aussi de montrer notre travail actuel de restauration et de remise en lumière de nos films. Nous rencontrons aussi des distributeurs étrangers, des directeurs de cinémathèques, et d'autres institutions. Nous espérons ainsi mieux faire connaître notre cinéma et l'exporter.

En quoi *Osmanthus Alley* de Chen Kun-hou (1987) est-il un film clé ?

C'est un bon exemple pour faire connaissance avec notre cinéma. D'abord par sa connection entre la littérature taïwanaise sur la vie quotidienne des Taïwanais et le 7^e art. Ensuite par son langage et son héritage culturel, car à l'époque le gouvernement faisait redoubler les films en mandarin, mais pas celui-ci. Ce film est le fruit, enfin d'une importante période de transformation de notre cinéma. Réalisé dans les années 1980, il appartient au Nouveau

« Entre 1960 et 1981, 1200 films en taiyupian (la langue de Taïwan), ont été produits. »

Cinéma Taïwanais quand les cinéastes recherchaient plus de réalisme afin de montrer la vérité de la vie quotidienne et des visages d'alors.

Quels sont vos prochaines restaurations ?

Nous restaurons entre 10 et 12 films par an dont l'œuvre de Yao Feng-pan, un des maîtres du cinéma de fantômes taïwanais dont le film *All in the Dim Cold Night*. Nous allons présenter ce projet lors du programme Re-Birth à Lyon afin de montrer la richesse du cinéma de genre de notre pays.

Quel aspect de votre cinéma le plus fort à exporter ?

Déjà, le cinéma est un des vecteurs les plus puissants pour exporter une culture et un peuple. Il porte en lui plus que des histoires. C'est toute une mémoire populaire. Se retrouver devant un public international, c'est partager nos expériences de vie à travers le temps. C'est pourquoi la restauration n'est qu'une étape, nous voulons que nos films voyagent, et fassent l'objet de conversations, d'échanges autour d'un patrimoine culturel. — **Propos recueillis par VA**

un peuple. Il porte en lui plus que des histoires. C'est toute une mémoire populaire. Se retrouver devant un public international, c'est partager nos expériences de vie à travers le temps. C'est pourquoi la restauration n'est qu'une étape, nous voulons que nos films voyagent, et fassent l'objet de conversations, d'échanges autour d'un patrimoine culturel. — **Propos recueillis par VA**

GRAND ENTRETIEN

Shivendra Singh Dungarpur, Directeur fondateur de la Film Heritage Foundation, précurseur de la conservation du patrimoine cinématographique indien est à Lyon.

En quoi consiste exactement votre travail ?

En 2014, j'ai fondé la Film Heritage Foundation, organisation à but non lucratif, pour la préservation et la restauration du patrimoine cinématographique indien. À l'époque rien de ce genre n'existait et des films indiens disparaissaient tous les jours. C'était une question d'urgence culturelle. Au fil des années on a sensibilisé les institutions culturelles, les festivals à cet héritage qui comprend aussi les cinématographies du Sri Lanka, Népal, Bangladesh. Nous avons par ailleurs formé des archivistes au Bhoutan, en Afghanistan, en Turquie, en Égypte et dans le Moyen Orient.

Où en est aujourd'hui la fondation 11 ans plus tard ?

Aujourd'hui la fondation préserve 700 films en pellicule, 200 000 objets, caméras... et nos restaurations sont projetées aux festivals de Berlin, Cannes, Venise, Toronto, Lyon et Londres. À travers ces films, ce sont des cultures, des langues qui ne doivent pas être oubliées. L'histoire du cinéma indien commence en 1913 avec le film de Dadasaheb Phalke, *Raja Harishchandra*, dont il ne reste qu'une partie. Sur les 1338 films muets indiens, seuls 29 existent

« Sur les 1338 films muets indiens, seuls 29 existent encore ! »

encore ! Pour le cinéma parlant, ce n'est pas tellement mieux. Il a été estimé que nous avons perdu entre 70 à 80% de notre patrimoine. En ce moment l'Inde produit plus de 2000 films par an en 30 langues à travers 9 régions et autant d'industries cinématographiques dans lesquelles nous intervenons par le biais de workshops.

Parlez-nous du MAMI Mumbai Film Festival dont vous avez été le directeur jusqu'en 2024 ?

Fondé en 1997, c'est le premier festival de l'Asie du sud qui promeut un cinéma indien indépendant, vibrant, sur grand écran. Je crois à l'expérience collective des projections en salles pour faire découvrir au public des œuvres à la marge.

Que représente Lyon pour vous ?

C'est la première fois que je viens à Lyon le berceau du cinéma. Il n'y a pas de meilleur lieu pour présenter la restauration d'un de nos plus beaux films : *Pakeezah*. Chaque jour quand je vais à mon travail, je passe devant l'hôtel Watson là où les frères Lumière ont filmé Mumbai pour la première fois le 7 juillet 1896.

Quel cinéaste français compte dans votre cinéphilie ?

Je connais les grands maîtres, Gance, Renoir, Carné, Bresson, Tati et toute la Nouvelle Vague. Si je devais choisir mon cinéaste préféré ce serait Jean-Pierre Melville pour son style de cinéma de genre poétique et sa façon indépendante de les fabriquer. Ce que je rêverais de faire ! — **Propos recueillis par VA**

ÇA SE PASSE AU MIFC



Conférence autour de la mise en lumière de deux exploitants européens !

En collaboration avec la CICAE et Europa Cinemas

Madeleine Probst, Watershed (cinéma indépendant):

« Le Watershed a ouvert en 1992, à Bristol au Royaume-Uni, et j'ai trouvé intéressant qu'il y ait un mélange entre le cinéma et la musique dans ce lieu culturel et de création. Depuis 15 ans, on a remarqué qu'il y avait un vrai appétit pour les films de patrimoine. Il y a aussi toujours des films sur pellicule, et on veut continuer de les montrer aux jeunes générations. »

Koen Van Daele, Kinodvor (cinéma municipal d'art et d'essai) :

« Mon cinéma a ouvert en 1923, à Ljubljana, en Slovénie, avec un seul écran. Il n'a jamais cessé de fonctionner depuis. On avait un public très cinéophile, hétéroclite et nombreux. Après le rachat du Kinodvor par la municipalité, en 2012, on a vendu 120 000 billets par an ! Un chiffre qui ne cesse d'augmenter. »

Koen Van Daele :

« Les programmeurs essaient toujours de présenter des classiques du cinéma comme étant des sorties nouvelles. Nous organisons un projet spécial depuis cinq ans : un marathon de cinéma avec les films de patrimoine slovènes uniquement en 35 mm. »

Madeleine Probst :

« Le plus gros défi auquel nous sommes confrontés aujourd'hui, c'est le nombre de sorties de films. Nous n'avons que trois écrans au Watershed, il y a des équilibres à trouver entre l'investissement et la distribution. Autre problème : l'augmentation des frais d'énergie. Comment financer une restauration de la toiture du cinéma en tant que bâtiment ? »

Koen Van Daele :

« En Slovénie, il est illégal de montrer un film slovène sans sous-titre slovène. C'est souvent le coût le plus important ! Or, la Slovénie est un petit pays, avec peu de salles. Si nous n'étions pas soutenus par la municipalité, nous ne pourrions pas montrer les films que l'on montre aujourd'hui. »

Madeleine Probst :

« Nous sommes très inspirés par le travail du Kinodvor. On se donne mutuellement du courage. Après le Brexit, on a vraiment senti la différence : on est coupés de tout, alors que ces réseaux d'exploitants sont très importants. Il n'y a peu de distributeurs en Slovénie, mais on a été inspirés par leur façon de faire, et on partage des idées. »

— Reportage par Fanny Bellocq

GRAND ENTRETIEN

> SALLE DE CONFÉRENCE DU VILLAGE Jeu 15, 11h30
 Réservé aux accrédités du MIFC



© O. Chaignole

Jean-Paul Salomé présente
Nous nous sommes tant aimés, d'Ettore Scola

« Je vais vous raconter une petite anecdote : un jour, je me suis rendu à Rome avec d'autres cinéastes, et on a rencontré Ettore Scola. Comme nous sommes toujours très inquiets sur l'avenir du cinéma français, et sur la façon dont la politique peut abîmer une industrie, nous avons demandé au réalisateur comment le cinéma italien avait pu être aussi vite détricoté par Silvio Berlusconi à l'époque. Il nous a simplement répondu "On se détestait tous". Voilà qui fait réfléchir ! »

— Propos recueillis par FB

LE DOC DU JOUR

Un caractère !

Frances McDormand, une actrice hors la loi, de Yal Sadat et Murielle Joudet ou le parcours d'une artiste, qui met, comme personne, de la vie partout !



Frances McDormand, une actrice hors la loi (2026)

LE SUJET : Le portrait de la comédienne américaine, originale et déterminée : Frances McDormand.

LA MÉTHODE : Un documentaire chronologique raconté en voix of par un narrateur, qui mêle extraits de films, archives et témoignages de personnalités dont le comédien John Carrol Lynch ou le très rare cinéaste indépendant John Sayles.

LE + : La qualité de ce documentaire est son analyse avisée autour de la personnalité très particulière de McDormand, qui mise « sur l'incarnation d'une Amérique sans qualité, celle des territoires perdus du Midwest, le ventre mou

de la nation dont elle est fière de venir, et qu'elle n'a au fond jamais quitté... ». À travers la figure forte de l'actrice, ce film est le portrait d'une certaine Amérique et pas seulement. Il pose les bonnes questions autour du féminisme, du duo créatif des frères Coen cette « créature à deux têtes » qui fumaient clopes sur clopes quand McDormand les a rencontrés, ou de l'impact de son visage au fil du temps. Autant d'éléments que l'on partage tous, sans oublier évidemment l'humour de camper des rôles « revêches » dont celui d'Olive Kitteridge (2015) dans la série du même nom, dont la principale beauté est d'être « fidèle à elle-même », donc à nulle autre pareille ! — VA

SÉANCE

Frances McDormand, une actrice hors la loi de Yal Sadat et Murielle Joudet (2026, 53min)
> **PATHÉ BELLECOUR** Jeu 15, 16h30

MUSIQUE

À 80 ans, avec sa voix « d'avant, mais en mieux », le Stéphanois exprime une curiosité intacte, un goût du risque permanent, mais aussi une méfiance envers les illusions du temps présent. « Je suis un optimiste de l'expérience, un pessimiste d'origine. Pour écrire, il faut que je vive. » D'où les voyages, la nécessité d'aller chercher une nouvelle fois ailleurs des sons et des récits. À Kinshasa, il est parti sur les traces de la rumba congolaise. Il a enregistré avec des locaux, partagé la scène avec un grand guitariste de rumba. La rumba a ses secrets. « Il faut savoir jouer correctement la musique que tu aimes, c'est tout l'intérêt de voyager. La musique doit te parler avant même que les mots ne soient posés. »

Le Brésil lui a inspiré *Rio no inverno*, portrait inédit d'une ville sous la brume, privée de sa lumière habituelle. « Toutes les villes solaires, dès qu'il y a plus de soleil, elles sont laides. » La formule est provocatrice, mais le propos est sérieux, il s'agit de saisir une ville « autrement que par ses clichés ! » Dans *Rite Cruel*, Lavilliers revisite aussi son propre répertoire. *La Zone*, issue des *Barbares* (1975), devenue *De la grâce à la chute*. Une manière de réinventer une chanson plutôt que de la reproduire. À ceux qui lui demandent comment il fait pour continuer, Lavilliers répond : repartir, écouter, douter, recommencer. Avant de saisir sa guitare pour un *On the road* again : sa profession de foi est intacte !

— Carlos Gomez



Bernard Lavilliers parle de la sortie de son nouvel album, *Rite Cruel*, le 23 octobre.

PARTENARIAT

« On est la banque du cinéma ! »

Comment qualifiez le lien entre le festival Lumière et le groupe BNP Paribas ?

Unique ! On est présent depuis l'origine du festival en 2009. Être partenaire, c'est s'inscrire dans la durée et enrichir chaque année nos liens. On est la banque du cinéma. On finance plus d'un film sur deux et plus d'un écran sur deux en France ! On est partenaire d'une trentaine de festivals à travers le monde. Notre engagement remonte à 1917, avec un film muet que nous avons aidé à produire en faisant un crédit à la société générale du cinématographe ! Promouvoir le cinéma en salle est important et

préserver le cinéma de patrimoine, c'est l'esprit du festival Lumière. Et à Lyon, depuis décembre 2025, existe notre agence bancaire dédiée au cinéma avec des bureaux nommés d'après les prix Lumière !

Parlez-nous de votre site We Love Cinema ?

C'est une communauté qui rassemble plus de 1 million de fans de cinéma (200 000 abonnés sur notre site et plus de 800 000 sur nos réseaux sociaux) ! Contenus exclusifs, places de cinéma offertes, invitations aux avant-premières sur de nombreux films : blockbuster, mais aussi film

Pascal Fèvre, Directeur Régional BNP Paribas Auvergne Rhône-Alpes, livre sa vision ample du cinéma et de la sélection 2026 !

d'animation, premier film, films d'auteurs. Chez BNP Paribas nous aimons le cinéma et il nous tient à cœur de partager notre passion avec les fans de cinéma. *We Love Cinema* est entièrement gratuit et accessible à tous.

Que pensez-vous du prix Lumière 2026 ?

Pour tous ceux qui sont des passionnés de cinéma les frères Coen, c'est inouï. Ils font partie des plus grands cinéastes américains vivants. Que les Coen viennent à Lyon partager avec le public lyonnais est fabuleux. Ils ont inventé un humour qui n'appartient

qu'à eux. Ce sont des histoires hyper simples en apparence, mais rien ne se passe jamais comme prévu ! Je pourrais revoir *Fargo* sans fin. Frances McDormand y est inimitable dans ce rôle de policière au milieu de nulle part. Je pourrais vous citer aussi *The Big Lebowski* avec un Jeff Bridges extraordinaire, notamment avec ses partenaires de bowling ! Mais il y a aussi *No Country for old Men* pour la tension et le suspense porté par Javier Bardem. Il cristallise à lui tout seul l'intensité de ce film. Et enfin *True Grit* parce que le vrai courage est incarné par une jeune fille de 14 ans !

Qu'allez-vous voir cette année à Lumière ?

Dans la chaleur de la nuit de Norman Jewison, pour les valeurs du film. Nous l'avons choisi comme avant-première pour nos clients. Agnès Jaoui ! J'ai un coup de cœur pour cette femme qui porte en elle une vraie sensibilité, une modernité, une écriture magnifique et de l'humour. Abel Ferrara, j'irai revoir *Bad Lieutenant*. Le film est rude mais essentiel avec un Harvey Keitel hallucinant. Et puis Zhang Ziyi pour *Tigre et Dragon*, son esthétisme chorégraphique, la grâce.

— Propos recueillis par VA

1 jour, bénévole



ISABELLE RESTA

BIO EXPRESS : Isabelle Resta, bénévole au festival pour la quatrième année est une jeune retraitée qui a été vendeuse en fournitures scolaires, animatrice commerciale dans les grandes surfaces, femme de chambre et standardiste. Elle a aussi fait de la figuration au cinéma et à la télévision.

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Francis Ford Coppola. J'étais allée voir *Apocalypse Now* avec mon flirt de l'époque, c'était mon premier baiser !

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : Le Select à Bron. Et mon premier film était *La Folie des grandeurs* de Gérard Oury, que j'adore. J'avais huit ans, c'était incroyable !

MON FILM DE CHEVET : *Le Livre de la jungle* de Wolfgang Reitherman, j'avais le vinyle 45 tours en V.O.

MON GOÛT DU BÉNÉVOLAT : Aux côtés de l'association des « Gones de Gerland » en organisant des soirées à thème pour les habitants du quartier. Je suis aussi engagée auprès de « *Courir pour elles* ».

MES MISSIONS AU FESTIVAL : Vente des produits dérivés lors du ciné-concert Chaplin à la Halle, l'accueil et l'orientation du public au chalet d'information installée au Village cinéma.

— Propos recueillis par LL



Rédaction en chef : Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Rédaction : Fanny Bellocq, Carlos Gomez, Laura Lépine
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 5 450 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film, 69008 Lyon

www.festival-lumiere.org

